

CD, critique. WAGNER : Tristan und Isolde (Bayreuth 2009, Schneider).

CD, critique. WAGNER : Tristan und Isolde (Bayreuth 2009, Schneider). Alors que sur scène pour ceux qui l'ont vue, la mise en scène de Christoph Marthaler (créée in loco, à Bayreuth, en 2005) se voulait nostalgie refroidie de l'ordre communiste style RDA année 1950, comme restitution d'une société sclérosée, statique, corsetée, la réalisation musicale de ce Tristan du Bayreuth 2009, était confiée au chef **Peter Schneider**.

Bayreuth 2009

Un Tristan sans vertiges et d'une tenue honnête

La distribution vocale est globalement convaincante. **Robert Dean Smith** impose un chant solide et charpenté qui sait dans son monologue solitaire et impuissant du III, d'une infinie souffrance langoureuse, émouvoir et même exprimer les fondations de la souffrance humaine : aimer c'est souffrir.

Alter ego de son spleen extatique irréversible, l'Isolde d'**Irène Theorin** partage cette solidité vocale que campe les femmes de caractère, ainsi qu'elle aborde les débuts du personnage à l'acte I : promise au Roi Marke, la fiancée qu'escorte le beau Tristan lui rappelle ce jeune homme blessé qu'elle soigna et probablement aima quand il se faisait appelé



« Tantris ». La soprano danoise exprime avec aisance et sincérité le doute qui l'assaille et bientôt cette âme taillée pour s'immerger dans le grand vertige amoureux inexorable du II. Mais celle qui fut coachée par Birgit Nilson- wagnérienne légendaire pour Karajan et Solti..., ne peut écarter une certaine froideur qui adoucit et lisse son engagement global... Lequel pourtant s'achève en sacrifice ultime (comme Brünnhilde).

Dommage car la servante et le témoin conquis de ce couple maudit, Brangaine / Brangäne, est superbement chantée par la sud africaine **Michelle Breedt**. Chant onctueux et juste et même d'une finesse qui va en se bonifiant, la mezzo bouleverse par son humanité.

Plus patriarche et comme emmuré dans un personnage pétrifié, le roi Marke du vénérable **Robert Hall** emplombe chaque situation où il paraît. C'est noblement chanté certes mais monotone et presque ennuyeux : cf son grand monologue de l'Acte II (« Tatest Du's wirklich »).

Parfois rustre et outré, le Kurwenal du finnois **Jukka Rasilainen** déconcerte souvent non par un style hors de propos mais par un surinvestissement qui sonne parfois faux ; pour autant on n'oubliera pas de sitôt, « Endlich leben o leben » au III qui le rend lunaire, crépusculaire intensément poétique (avant de mourir)

S'il creuse avec nervosité et précision, l'agitation des femmes au I (inquiétude, instabilité psychique de Isolde et de Brangäne qui usent du philtre d'amour pour que s'accomplisse ce que toutes deux espèrent sans mots dire), le chef **Peter Schneider** expédie l'extase de l'acte II en un pulsation trop allante à notre goût pas assez suspendue, éperdue, enivrée... cependant **l'orchestre de Bayreuth**, idéalement / naturellement calibré pour les équilibres orchestraux, – si sublimes dans Tristan, reste superlatif, soulignant combien l'orchestre est le cœur de la machine musicale, à la fois sensuelle et envoûtante, voire vénéneuse. Grâce à l'esthétique souhaitée par Wagner, l'océan instrumental dans sa plénitude

orchestrale, produit sous la scène, une manière de tapis sonore sur lequel les voix projettent avec naturel ; avec les instruments, enveloppés par eux, et non contre l'orchestre situé comme souvent, devant les chanteurs (au risque de les couvrir et donc les forçant à hurler). Or le chant wagnérien (cf Karajan) est l'un des plus chambristes qui soient, proche du lied (mais oui !). Hélas, Peter Schneider semble l'avoir oublié ici qui avance certes, mais sans détailler les infinies nuances que la partition plus psychique que dramatique, développe à l'infini. La tenue générale de cette production est donc honnête, et à défaut d'être allusive et subtile, ne suscite pas un immense enthousiasme.

CD, critique. WAGNER : Tristan, Bayreuth 2009, Peter Schneider
TRISTAN UND ISOLDE

Live du 9 août 2009

Robert Dean Smith

Irène Theorin

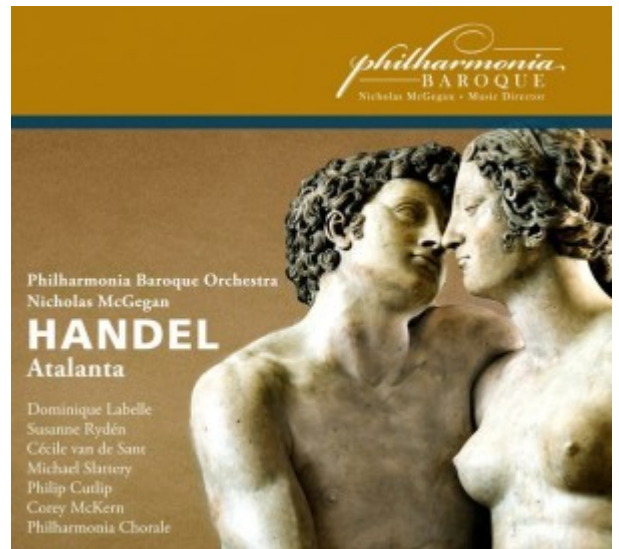
Michelle Breedt

Jukka Rasilainen

Peter Schneider

CD, critique. HANDEL
Atalanta, HWV35 (McGegan,
2005 – 2 cd Philharmonia
Baroque)

CD, critique. **HANDEL Atalanta**, HWV35 (McGegan, 2005 – 2 cd **Philharmonia Baroque**). Quel rafraîchissement stimulant apporte aujourd'hui le collectif réuni et porté par le chef **Nicholas McGegan**, en Californie (Berkeley), lequel inspirant ses troupes outre-Atlantiques du **Philharmonia Baroque** (orchestre et chœur), s'ingénie à défendre



une vision gorgée de verve et de franche sincérité, à mille lieues des directions franco-françaises, souvent trop cérébrales et corsetées qui ont oubliées depuis des décennies de dictat en tous genres, l'esprit du Baroque : son caractère certes discursif mais surtout improvisé. La liberté du geste telle qu'elle est aujourd'hui défendue par McGegan incarne une direction pour nous salutaire dans l'interprétation baroque, d'autant que depuis les années 1990/2000, nombre de chefs autoproclamés experts en la matière, distille chacun un système et un type directionnel bien identifiable et parfaitement mécanisé. Faisant oublié, la caractère essentiel de la révolution baroqueuse défendue depuis les années 1970, l'audace, le risque, l'expressionnisme. A croire que l'intensité défricheuse des Harnoncourt et Malgoire, puis Jacobs et Goebel, ... est devenue lettre morte.

Nicholas McGegan :
le souffle nouveau, revivifiant du

Baroque venu de Californie

Rien de tel avec le Britannique McGegan qui grâce à une politique avisée de publications discographiques, entretient la mémoire de son approche avec un discernement et une activité constante que beaucoup peuvent lui envier. D'emblée, c'est la preuve de la vitalité du courant et de l'interprétation baroque en CALIFORNIE...

Voyez cette ATALANTA enregistrée à Berkeley (Californie), en septembre 2005.



PASTORALE AMOUREUSE... La partition a été rarement jouée et cette résurrection complète, très historiée, fait tout le mérite du chef. **Créée le 12 mai 1736** – avec feu d'artifice final, pour célébrer les noces du Prince de Galles et de la princesse Augusta de Saxe-Gotha, l'œuvre est ici enregistrée sur le vif et comme « chauffée », après une série de représentations scéniques données auparavant au Göttingen Handel

Festival. McGegan officie avec un instinct véritable, une intuition de l'instant qui aiguise l'acuité des accents et réussit la caractérisation des personnages de cette Arcadie lyrique. Séduire une beauté glaçante est un défi souvent relevé qui honore d'autant mieux celui qui sort victorieux ; ainsi l'histoire léguée par la mythologie grecque, celle d'Atalante, qui au préalable dédaigne les avances du beau Méléagre (le frère de Déjanire), préférant les plaisirs de la

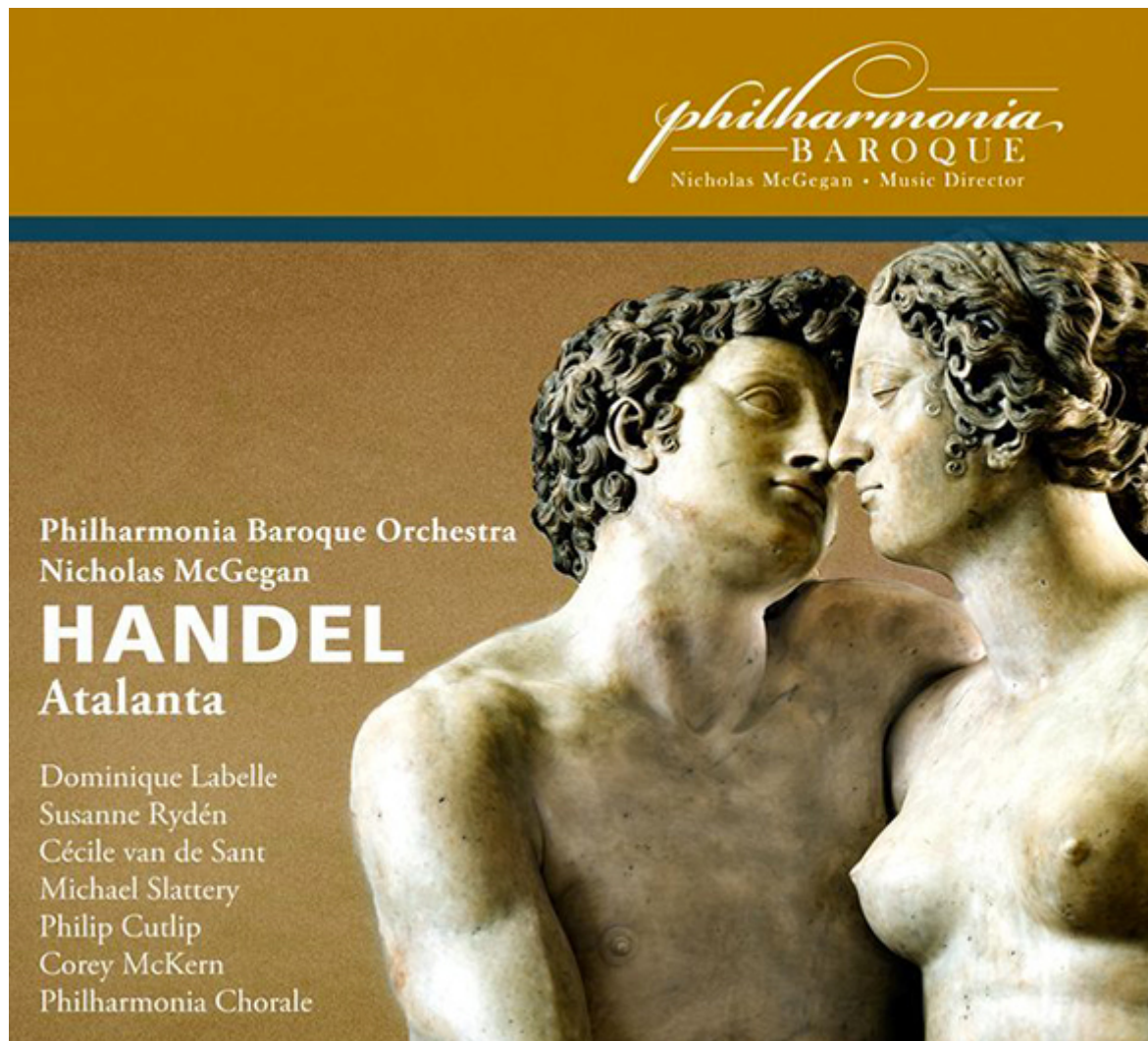
chasse aux délices plus subtils de l'amour... Mais voilà, pendant la chasse du monstrueux sanglier de Calydon, Atalante et Méléagre croisent leurs regards.

En maître des passions humaines, chasseur / révélateur du sentiment enfoui, Haëndel sait développer le vertige profond, en particulier celui qui inspire à Atalante (très convaincante **Dominique Labelle**) son grand monologue du II (« 'Lassa! ch'io t'ho perduta »), où la jeune chasseresse exprime son trouble et ses tiraillements car elle comprend qu'elle se ment à elle-même, foudroyée en vérité par le jeune Méléagre. Il est vrai que face au Méléagre, toute tendresse et séduction de la seconde soprano, **Susanne Rydén**, tout cœur ne saurait demeurer de pierre... l'optimisme lumineux du timbre renforce l'attractivité du jeune guerrier.

Aux côtés des amoureux principaux, l'assemblée des bergers tel Aminta (excellent **Michael Slattery**) et son aimée Irene (superbe air, plein de juvénile ardeur : « Come alla tortorella », parfaite et sensuelle **Cécile van de Sant**) enrichit la partition d'une myriade d'émotions vraies dont Haendel a le secret.



Le Philharmonia Baroque Orchestra démontre d'étonnantes affinités dans l'art d'ornementer et de caractériser, selon le souci de fluidité et d'éloquence, de dramastisme et d'élégance, souhaité manifestement par le chef. Voilà qui surclasse évidemment sa première approche de l'oeuvre de Haendel, qui remonte à 1984 avec une équipe bien moins engagée et ciselée.



CD, critique. HANDEL Atalanta, HWV35 (McGegan, 2005 – 2 cd Philharmonia Baroque)

Distribution

Dominique Labelle, soprano

Susanne Ryden, soprano

Cecile van de Sant, mezzo-soprano

Michael Slattery, tenor

Philip Cutlip, baritone

Corey McKern, baritone

Philharmonia Chorale – Bruce Lamott, director

Philharmonia Baroque Orchestra

Nicholas McGegan, conductor

Philharmonia Baroque Productions™

Achetez ce cd édité par le label fondé par Nicholas McGEGAN
<https://philharmonia.org/product/handel-atalanta-2/>

Cd événement, annonce. DANIIL TRIFONOV : DESTINATION RACHMANINOV / Departure (1 cd DG) .

Cd événement, annonce. DANIIL TRIFONOV : DESTINATION RACHMANINOV / Departure (1 cd DG). Sur la couverture, dans une voiture qui pourrait être celle que connut le voyageur Rachmaninov lui-même, exilé russe vers l'Europe et les USA, le jeune pianiste russe Trifonov jouant avec ses doigts sur le rebords de la fenêtre... Une claire invitation au voyage, à l'épopée, à l'expérience d'une destinée parfois douloureuse (Rachmaninov dut quitter son pays,... déchirure à jamais ouverte et manifeste dans son œuvre)...

Que promet ce nouveau programme « **DESTINATION RACHMANINOV** », défendu par le meilleur pianiste russe actuel ? Du passionnant



assurément grâce à la fluidité aérienne et liquide de son phrasé, une attention particulière à la clarté détaillée de l'écriture que le jeune pianiste rehausse encore grâce à l'extrême agilité emperlée de son jeu. Annoncée le **12 octobre 2018**, chez DG Deutsche Grammophon, le nouveau disque de Daniil Trifonov devrait marquer les esprits car l'interprète aborde un compositeur qu'il adule avant les autres, en complicité avec l'excellent chef canadien Yannick Nézet-Séguin (à la tête du Philharmonia Orchestra, la phalange américaine qui créa le n°4)... Voici en exclusivité nos premières impressions s'agissant d'un programme captivant. Pleine critique développée le jour de la parution du cd...

... « Le pianiste russe Daniil Trifonov transcende la matériau post romantique des Concertos pour piano 2 et 4 de Rachmaninov. D'autant qu'il trouve dans la direction du chef Yannick Nézet-Séguin, un incroyable complice, prêt à le suivre dans une série de crépitements innovants, audacieux, d'essence onirique ; jamais démonstratif mais inventif, le pianiste éblouit par son tempérament imaginatif, porté par une compréhension intuitive et naturelle de l'écriture musicale. Ce bouillonnement paraît d'autant plus légitime que le Concerto n°2 est celui de la reconquête et de la reconstruction intérieure, artistique et psychique en 1901, après l'échec traumatisant de la symphonie n°1 (1897). Plus de 3 années de silence et de probable remise en question, explique au moment de la parole libérée, cette furia à la fois majestueuse et passionnelle.

Le Concerto pour piano n°4 date de sa période occidentale (créé en 1927 à Philadelphie), claire sublimation du sentiment d'apatride et de nostalgique inconsolable. Trifonov, exalté, électrique, et comm enchanté dans le n°2, renforce l'épaisseur du sentiment de mélancolie inquiète, voire malade et dépressive dans le n°4 (achevé en France). La fausse disparité des éléments et des motifs expliquent une relative incompréhension de la partition du vivant de Rachma : pourtant, Trifonov sait souligner la richesse et le

raffinement de son parcours harmonique, comme la vitalité contrastée parfois heurtée et violente de son finale qui se rapproche beaucoup de la rythmique et de la motricité de son confrère, Prokofiev. » (Lucas Irom).

Pleine critique développée le jour de la parution du cd... soit le 12 octobre 2018, dans [le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS](#)

LIVRE, événement. Alfred Cortot par François Anselmini et Rémi Jacobs (Fayard)

LIVRE, événement. Alfred Cortot par François Anselmini et Rémi Jacobs (Fayard).

Pianiste virtuose, chef d'orchestre, chambriste, prof aux méthodes et conceptions innovantes, musicographe (premier à s'intéresser à l'enregistrement discographique),

collectionneur, administrateur d'institutions, **Alfred Cortot**

(1877-1962) marque le début du XX^e siècle en France, devenant l'ambassadeur d'une certaine idée glorieuse de l'Hexagone, à l'heure des deux guerres mondiales... Son héritage demeure intact aujourd'hui à travers ses enregistrements, ses écrits

et ses « Éditions de travail », mais également par le biais de l'École normale de musique, qu'il a fondée en 1919. Interprète par excellence de Chopin, beethovénien militant, schumannien et lisztien, wagnérien convaincu, l'interprète pianiste fut aussi le défenseur et le propagateur de la musique française de son temps à travers le monde (même s'il eut une relation assorti d'un discours ambivalent à l'endroit de Fauré).

Les deux auteurs rétablissent la véracité d'un tempérament artistique d'ampleur qui cependant faillit pendant l'Occupation, exerçant des fonctions administratives et politiques officielles. Porté au delà de la raison par sa passion des germaniques, Cortot bascule dans une posture difficile à défendre en serviteur assumé voire zélé de l'idéologie vichyste, n'hésitant pas à profiter de ses prérogatives pour tenter une réforme profonde des institutions musicales françaises.

Collabo sans réserve jusqu'en 1944, Cortot est jugé sur son

François Anselmini
Rémi Jacobs

**Alfred
Cortot**



Fayard

attitude à la Libération. Il s'éloigne alors de la France et continue sa carrière de pianiste, donnant encore une centaine de concerts par an à travers le monde.

Factuel et complet dans son approche thématisée de l'artiste et de l'homme, la biographie Cortot 2018 éditée par Fayard marque un cap dans la connaissance de l'intéressé, osant froidement développé tout un chapitre sur ce qui était connu mais tu, pudiquement, son passé vichiste et son activité intense comme collabo. Voici donc Alfred Cortot contestable mais incontournable. A lire absolument.

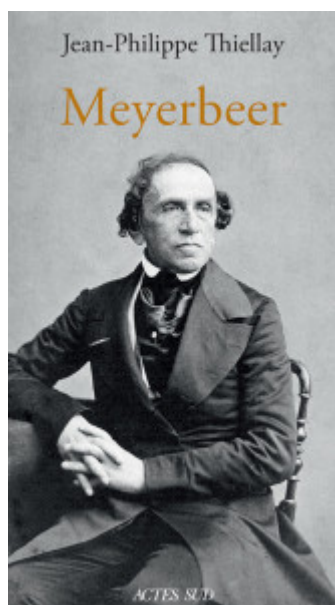
LES AUTEURS. *François Anselmini est agrégé d'histoire. Il a participé à l'ouvrage La Musique à Paris sous l'Occupation dirigé par Myriam Chimènes et Yannick Simon (Fayard, 2013).*

Rémi Jacobs, diplômé du CNSMDP, doctorant en musicologie, a été directeur de collections chez EMI Classics. Il est l'auteur d'une biographie d'Heitor Villa-Lobos (Bleu Nuit éditeur, 2010). Ils sont tous les deux les auteurs d'une biographie du Trio Cortot-Thibaud-Casals (Actes Sud, 2014). [+ d'infos sur le site des éditions FAYARD](#)



LIVRE, annonce. Alfred Cortot par François Anselmini et Rémi Jacobs (Fayard) – EAN : 9782213701660 / EAN numérique : 9782213703312 – Code article : 3559964 – Parution : 19 sept 2018 – 468pages / Format : 152 x 234 mm – Prix imprimé : 26 € – Prix numérique : 17.99 €

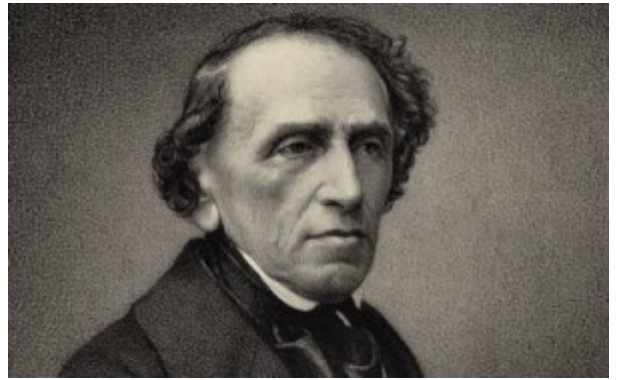
LIVRE, critique. JEAN-PHILIPPE THIELLAY : MEYERBEER (Actes Sud)



LIVRE, critique. JEAN-PHILIPPE THIELLAY : MEYERBEER (Actes Sud). [A l'heure où sont repris à Paris ses fameux Huguenots \(1836\) / opéra Bastille dès le 28 sept 2018](#), voici une biographie de **Giacomo Meyerbeer**, d'autant plus bienvenue qu'elle éclaire (enfin) son apport musical et surtout lyrique, comme étranger à Paris (comme Bellini, Spontini, Rossini mais aussi au XVIII^e, les Gossec, Sacchini, Piccinni ou le Chevalier Gluck...), tous porteurs de réformes et d'avancées phénoménales sur le plan esthétique.

Meyerbeer est un profil européen et germanique (Berlin) avant d'être français et parisien : son œuvre essentiel est d'avoir dans la lignée de Spontini et Rossini, fixé le modèle du « grand opéra français », spectacle et grandiose comprenant ballet, tableaux collectifs et scène d'intimisme individuel afin que se croisent et s'exaltent les destinées personnelles et le plus souvent tragiques, et le grand souffle de l'Histoire, insatiable machine à broyer les âmes...

Meyerbeer – Jakob Liebmann Meyer Beer enfant d'une riche famille berlinoise- est né en 1791 et mort en 1864 ; devenu Giacomo, il se nourrit des opéras ultramontains, auprès de Salieri ; ses premiers ouvrages seront italiens : Romilda e Constanza



(1817), Emma di Resburgo(1819), Margherita d'Anjou (1820) et Il Crociato in Egitto (créé triomphalement à Venise, La Fenice, 1824 ; puis repris à Paris en 1825) ; il éclaire la scène lyrique internationale pendant plusieurs décennies ; ses oeuvres sont jouées partout ; il est l'intime des têtes couronnées (Frédéric-Guillaume IV qui le nomme directeur de la musique à Berlin dès 1842, la Reine Victoria, Napoléon III...) estimé d'eux, mais aussi des artistes, savants et intellectuels tels Sand, Hugo, Alexandre Dumas, Heinrich Heine, Franz Liszt, ... Successeur de Rossini à Paris, il comprend parfaitement les attentes de la société européenne du milieu du XIXe siècle et invente un genre d'opéra à part entière. Avec Scribe, il invente l'opéra romantique français... riche en fureur et en tendresse, synthèse heureuse et foudroyante sur le plan dramatique de la vocalità italienne, de l'élégance racée du verbe français déclamé, du symphonisme germanique...

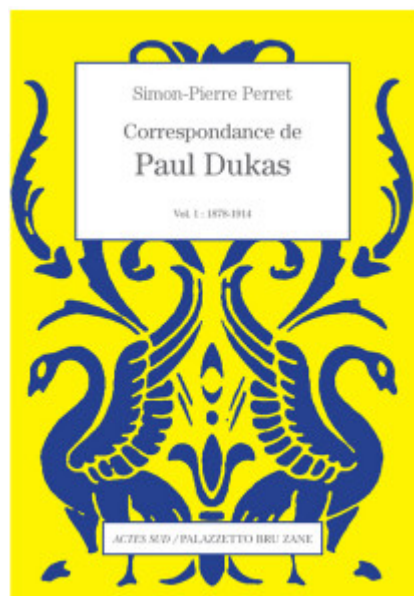
Son éviction depuis le milieu du XXè des scènes lyriques actuelles reste incompréhensible. Il est vrai que la réalisation de ses ouvrages exige des moyens « cinématographiques », et que chanter ses personnages, ne peut être résolu qu'avec le concours des meilleurs chanteurs de son temps... Lecture nécessaire pour qui veut comprendre l'homme, l'ami, le travailleur acharné, d'une rare exigence (comme Gluck et Berlioz qui admira tant ses opéras, de Robert le Diable de 1831, opéra comique devenu grand opéra français, au Prophète de 1849 et à L'Africaine, création posthume en 1865).

Citons encore L'Étoile du Nord et Dinorah ou Le Pardon de

Ploërmel parmi ses oeuvres puissantes et bouleversantes à redécouvrir d'urgence. D'autant que l'intelligence dramatique de Meyerbeer préfigure et marque les opéras de Berlioz, Gounod, de Verdi et Wagner. L'auteur de cet essai biographique n'omet aucun des aspects d'une carrière riche et passionnante qui à l'échelle européenne, croise invention et gloire.

LIVRE, critique. JEAN-PHILIPPE THIELLAY : MEYERBEER – Actes Sud Beaux Arts – Parution : Septembre, 2018 / 10,0 x 19,0 / 192 pages – ISBN 978-2-330-10876-2 / prix indicatif : 19, 00€
<https://www.actes-sud.fr/catalogue/musique/meyerbeer>

**Livre, critique.
Correspondance de Paul Dukas
par SIMON-PIERRE PERRET
(Actes Sud)**



Livre, critique. Correspondance de Paul Dukas par SIMON-PIERRE PERRET (Actes Sud). UN COMPOSITEUR VISIONNAIRE... Voici donc le premier volume des lettres écrites par **Paul Dukas**, compositeur postromantique et contemporain de Ravel et Debussy dont il loua le premier dans un article critique fabuleux, le génie de *Pelléas*. Ce premier corpus présenté, annoté regroupe la correspondance entre 1878 et 1914.

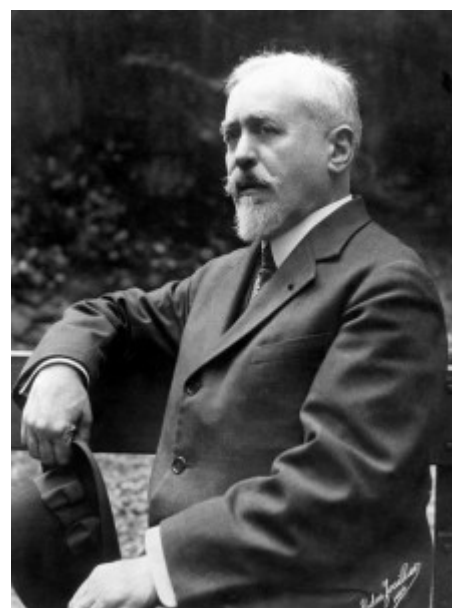
Paul Dukas, né en 1865 et mort en 1935, est un compositeur à part, difficile, exigeant qui comme Leonard de Vinci se laisse dicter par le seul idéal : pas d'oeuvre achevée si elle n'est « parfaite » : il en découle un catalogue restreint mais d'une qualité exceptionnelle. Dukas écrit dans tous les genres : musique de chambre et symphonie, opéra et concert sans omettre le poème symphonique dont *L'Apprenti sorcier* est resté sa partition la plus justement célèbre (reprise au cinéma par Walt Disney qui dans le film *Fantasia*, création visionnaire entre classique et cinéma) grâce au personnage de Mickey en a exprimé / exalté, le souffle dramatique, à la fois onirique et fantastique.

La correspondance réunie ici commence à l'âge de 23 ans (sans un an à peu près avant qu'il ne s'intéresse et se dédie totalement à la composition musicale)... précocité épistolaire qui peut paraître étonnante, mais est naturelle dans la famille Dukas car le père déjà cultivait l'art de la correspondance. Les 704 lettres dévoilent dans l'anecdote, la vie intime, amicale, sociale du compositeur, ami de Fauré. On y retrouve les étapes de sa carrière jusqu'à l'aube de la cinquantaine : l'étudiant au Conservatoire de Paris, le candidat malheureux au Prix de Rome (dont la cantate *Velléda* en 1889, est un chef d'oeuvre de raffinement orchestral et vocal). Exclu du Prix de Rome, malgré le soutien de Saint-Saëns, Dukas est trop bouillonnant et raffiné pour le style alors défendu par le jury qui a souvent démerité, préférant

descendre les candidats qui n'étaient officiellement soutenus par certains membres ; ainsi Gounod fit tout pour exclure le jeune Dukas, favorisant un autre « élu » plus méritant ; les lettres éclairent tout autant, le compositeur avisé, redoutable, et aussi le critique visionnaire, analysant comme peu l'évolution de la musique au tournant du XX^e. Révélation, Dukas fut le témoin aussi de son époque politique : il pressent l'horreur et la barbarie de la guerre, avec une humanité et un discernement admirables. Rare les musiciens aussi curieux de son époque et des évolutions de la société. Dukas clairvoyant et génial en tous points. Lecture indispensable.

DUKAS bio Xpress. DUKAS, PAUL (1865-1935)

Pianiste à mérité, Paul Dukas se voue à la composition dès 1879 : il entre au Conservatoire de Paris en 1881 dans la classe d'harmonie de Théodore Dubois (l'ultra classique parmi les auteurs académiques). Élève de Mathias (piano) et de Guiraud (contrepoint et fugue), le talentueux apprentis se présente au Concours du Prix de Rome, lourde machine au fonctionnement pesant et rétrograde mais qui laisse entrevoir reconnaissance et commandes d'état.



D'abord, Dukas subit deux échecs : un second prix en 1888 pour Velléda ; aucune récompense en 1889 pour Sémélé, malgré le soutien de Saint-Saëns. Dukas est cependant installé comme compositeur et aussi critique musical.

Son service militaire achevé (1891), il fait créer par les Concerts Lamoureux l'ouverture Polyeucte (janvier 1892) et publie un compte rendu du Ring de Wagner, donné à Londres. La

Symphonie en ut majeur (1896) puis L'Apprenti sorcier (1897) affirme sa reconnaissance ... internationale. Dukas a le génie de croiser comme personne le grand symphonisme germanique et le principe de la variation, selon le modèle baroque (d'un Rameau par exemple dont il a le culte avec son ami Saint-Saëns, et avec lequel il s'engage pour une nouvelle édition complète des œuvres du Dijonais). Son opéra Ariane et Barbe-Bleue, commencé dès 1889, est créé à l'Opéra-Comique en 1907 ; le poème ballet La Péri est créé au Châtelet en 1912. Enfin, Dukas fut aussi un pédagogue célébré et admiré au Conservatoire de Paris : pilotant la classe d'orchestration (1910), puis celle de composition (1928).

Livre, critique. Correspondance de PAUL DUKAS par SIMON-PIERRE PERRET / vol. 1 : 1878-1914 – Co édition Actes Sud et Palazzetto Bru Zane – parution : septembre, 2018 / 16,5 x 24,0 / 704 pages – ISBN 978-2-330-10912-7 – Prix indicatif : 45 €

<https://www.actes-sud.fr/catalogue/musique/correspondance-de-paul-dukas>

**LIVRE événement, critique.
DEBUSSY A LA PLAGE
(Gallimard)**

LIVRE événement, critique. DEBUSSY A LA PLAGE

(Gallimard). Catalogue de l'exposition en plein air au domaine de Saint-Germain en Laye (78), « Debussy à la plage » regroupe un ensemble de photographies uniques dévoilant le compositeur en costume de villégiature, en Normandie principalement, à Houlgate et Prouville, en 1904 ou 1907 et surtout 1911. **En couverture,**

Claude Debussy à la plage, appareil photo en main : tout est dit. Il s'agit de clichés le représentant lui et sa famille (Emma son épouse, leur enfant, Chouchou ; avec la fille d'Emma, Hélène), ou photographies début du siècle, fixant les lieux où ils ont séjourné, qu'il a saisis lui-même à travers son objectif. Debussy comme sujet, Debussy comme œil à l'affût, curieux de capter une atmosphère, une situation, le visage et la silhouette de ses proches ou de ses amis...

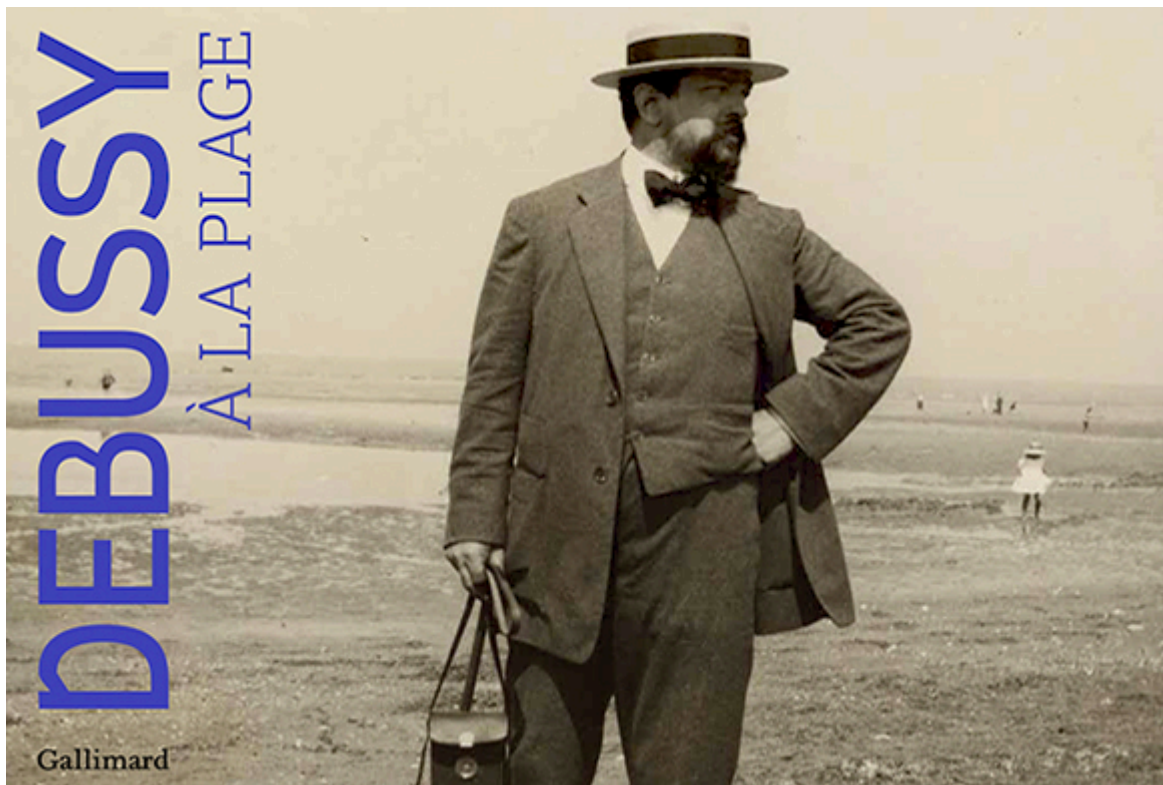
Ainsi est dévoilé, un aspect méconnu de la vie de l'auteur de Pelléas, le Debussy en vacances, qui comme ses contemporains, tout en se tenant à distance des bondieuseries mondaines, s'adonne au plaisir du bord de mer. Les clichés ainsi réunis composent une nouvelle manne scientifique, pilier inestimable d'une nouvelle source documentaire constituant désormais une archéologie par l'image d'une évidente vérité. L'auteur et commissaire Rémy Campos restitue un été idéal ou une villégiature type des Debussy (Claude, sa compagne Emma, leur fille, la mère de Emma...) pendant l'été 1911. Debussy est fatigué, peu disposé à sacrifier au rituel social (le défilé du promenoir), plutôt un solitaire qui préfère passé inaperçu en se fondant dans une foule pourtant avide de potins, signes extérieurs de pouvoir, respectabilité et convenances en tout genre...



Gallimard nous offre pour l'année de son Centenaire 2018
un portrait passionnant inédit de Claude Debussy...

VISAGES DU DEBUSSY

PHOTOGRAPHE



Les 224 pages de ce catalogues très illustrés offrent ainsi pour son Centenaire 2018, un portrait inédit et vivant de **Debussy tel qu'en lui-même**, (et aussi PAR lui-même puisqu'il

photographie son entourage et les lieux investis) ; devant l'objectif, – pas toujours très précis (ce qui donne aux images, un caractère évanescent et pictural), le compositeur paraît face à l'oeil mécanique, distingué dans ses costumes estivaux, chapeau, gilet, nœud de papillon... en sus.

L'auteur ajoute l'apport de témoignages réels (inespérés) comme celui de Jacques-Henri Lartigue lequel semble reconnaître sur un cliché pris en 1907, la silhouette typique de Debussy ; ou bien le regard hypothétique d'un contemporain, Proust qui lui aussi fréquenta les mêmes lieux et aima à la différence de Claude, l'esprit des sites de vacances (Casino et Grand Hôtel, digues et plages...), tout ce théâtre social qui suit règles et tenues loin de la ville, tout en recomposant les rites et les convenances des mondanités les plus élaborées.

Contrairement à ce qui est présenté comme « trivial », ce milieu balnéaire et maritime révèle la relation de Debussy aux autres, ou plutôt renforce une volonté de se préserver coûte que coûte des banalités sociales. Est ainsi épinglée, la « mondanité » chose si « triviale » pour Debussy (en effet de son point de vue), lui qui cultive comme compositeur, la suggestion, le mystère, l'indicible.

Rien n'est tenu caché des intentions des promeneurs, des motivations avouées ou non des nombreux hommes qui se tiennent debout sur le sable, au moment du bain... alors que les robes sont longues (voir les toilettes des élégantes à Auteuil ou à Longchamps en 1911...) et que les corps des baigneuses sont abondamment couverts d'habits, l'œil s'excite à l'idée de contempler à travers le vêtement mouillé au sortir de l'onde, des formes que l'on tient ordinairement cachées.



DEBUSSY en SON HÔTEL PARTICULIER avec EMMA... Plus loin dans la partie « citadine » (non balnéaire), à Paris, l'intimité du clan Debussy dans l'hôtel particulier au Bois de Boulogne, est « traquée » par un jeune photographe en herbe, Lartigue, leur voisin (habitant rue Leroux, donnant sur l'avenue du Bois, le quartier du compositeur), dont l'appareil capte un formidable cliché (entre autres) méconnu voire inédit des 3 femmes de Claude en promenade : Chouchou, Emma, et la fille de cette dernière, Hélène (superbe cliché sur le vif, « Avenue des Acacias, mai 1911).

Cette partie sur la vie à Boulogne, « mondaine », plutôt réservée à quelques habitués, est tout aussi passionnante que les témoignages de l'activité estivale à la plage. On y repère à travers les clichés sur le perron du bâtiment situé près du chemin de fer, Satie, Bonnard... et à l'intérieur de l'Hôtel, Stravinsky, ... et bien sûr Debussy lui-même à son bureau, en compositeur « embourgeoisé ».

Le bénéfice visuel et documentaire de ce corpus ainsi idéalement présenté (par thématiques : La Plage, La Digue-promenoir, Le Casino, Le Grand Hôtel; puis, dans l'intimité de la famille Debussy hors été : L'Hôtel particulier, Avenue du Bois, Une Biographie en images...) offre un aperçu plus que concret ou anecdotique sur la vie intime du clan Debussy. Du musicien, ailleurs tenu discret, timide, réservé. Le livre est un formidable écran, révélant l'homme et le père de famille en bord de mer et à Paris, en cette année clé, 1911.



CD, BONUS PROFITABLE : l'éditeur ajoute un cd évoquant l'activité musicale de Debussy en 1911 : partitions créées et dirigées cette année par Debussy aux Concerts Sechiari, ou avec l'Orchestre du Cercle Musical ; œuvre inédite reconstituée à partir de la partition mentionnée par le compositeur sur une carte postale dédiée à Emma pour Noël 1911: chœur des marins dont le texte consigne le renoncement de Debussy – selon le vœu d'Emma-, à rejoindre Boston pour y assister à la création de Pelléas,.

Edition magistrale. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

BEAUX-LIVRES, événement. RÉMY CAMPOS : Debussy à la plage.
Hors série Connaissance, Gallimard / Parution : 13 sept 2018.
Préface de Jean-Yves Tadié + 1 cd : activité musicale de Debussy en 1911. Durée d'écoute : 74 mn – 224 pages, ill., sous couverture illustrée, 275 x 210 mm, cartonné – ISBN : 9782072797910 – Gencode : 9782072797910 – Code distributeur : G02130. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

LIRE aussi notre grand [dossier CENTENAIRE DEBUSSY 2018](#)

CD, annonce. JAVIER CAMARENA, ténor : contrabandista (1 cd DECCA)



CD, annonce. **JAVIER CAMARENA : contrabandista (1 cd DECCA)**. Le disque fait partie (avec un coffret réjouissant à venir dédié à ROSSINI) des célébrations des 30 ans de complicité artistique entre **CECILIA BARTOLI et DECCA**. Alors qu'a à faire ce récital Camarena dans le cycle Bartoli / Decca ? C'est que le ténor mexicain est son « protégé », jeune artiste

qu'elle a choisi d'accompagner. Ici le soliste (« mentored by BARTOLI » à travers sa fondation) « ose » un récital d'airs d'opéras romantiques, mais dans un répertoire qu'il connaît (surtout d'esprit et de style rossinien). Bartoli ajoute certains airs de son cher Manuel Garcia, le père de Maria

Malibran, qui fut un chanteur de premier ordre au XIX^e.

S'agissant de Camarena, Bartoli met ainsi en avant un tempérament qu'elle connaît d'autant mieux qu'il a été à plusieurs reprises son partenaire à la scène.

On connaît déjà ainsi Javier Camarena, qui a paru dans plusieurs productions, entre autres : **Le Comte Ory (aux côtés de Bartoli, dvd DECCA Zurich 2011** : notre rédacteur critique soulignait combien le ténor manquait ... de finesse, malgré la furia scénique et expressive de Cecilia Bartoli, en comtesse Adèle délirante. Lire la critique en bas d'article ci-dessous), ou dans Les Puritains de Bellini, avec Diana Damrau (DVD Bel Air classiques)... Actuellement, le chanteur inaugure avec Pretty Yende (couronnée révélée par le Concours Bellini), la nouvelle saison du [Liceo de Barcelone \(I Puritani de Bellini : 5-21 oct 2018\)](#)

Disons que **Javier Camarena**, déjà chanteur et soliste professionnel, a les qualités et les défauts de son type de voix : techniquement, il maîtrise abattage, vocalises (en précision et en intensité) mais la couleur de la voix et le timbre sont serrés dans les aigus (pris en général de façon trop dure et forcée). Son style manque de cet tendresse alanguie que d'autres avant lui ont porté avec autrement de subtilité. L'élégance et l'élégie ne sont pas dans ses gènes (on écouterait pour se faire une idée à ce propos Juan Diego Florez).



C'est donc un ténor héroïque et agile pas vraiment di grazia... le feu, l'abattage, la dureté devront être mieux ciselés ou adoucis s'il veut demain réussir à être un rossinien, un mozartien plus convaincant.

Mais l'artiste sait souligner ses qualités et choisir des airs qui lui vont parfaitement. Les 2 premiers airs sont en espagnol ; tous deux, de **Manuel Garcia**, le compositeur le plus adapté, techniquement et dans le caractère, à sa voix. Le 1

(El Gitano por amor) est d'esprit rossinien : virtuosité et agilité sont présentes et bien défendues.

Le 2 (Yo soy contrabandista (El Poeta calculista, qui donne son titre au présent programme) affirme ce feu espagnol, ce chien et ce chant racé à la latinité mexicaine, un rien nerveuse et tendue, parfaitement assumée, plus avide, conquérante voire démonstrative que pudique, réservée, introspective. En cela Camarena a des allures de Villazon à ses débuts.

Et voici le premier air de Rossini (plage 3 : « Si, ritrovarla io giuro » de La Cenerentola) qui met en avant son abattage nerveux ; on regrettera un manque d'élégance dont nous parlions. Cependant dans la partie plus tendre, le ténor mesure ses effets enfin, et fait entendre des couleurs plus riches et profondes, troubles, suspendues avec cependant des aigus un peu serrés (sa faiblesse). D'autant que « en fosse », l'orchestre fouetté avec tension par Gianluca Capuano lui donne une réplique pleine de sang et de nerf.

En espagnol, en italien, et aussi en français, le ténor est prêt à relever le défi d'un programme plutôt ambitieux. La plage 4 souligne à nouveau le génie de Manuel GARCIA : baryténor et professeur de chant, célébré par Cecilia Bartoli dont le cd MARIA (Malibran) éclairait le sens théâtral et dramatique d'une famille qui, du père à la fille, de Manuel à Maria, ont incarné un âge d'or du chant romantique. Ici en français quand il ne force pas trop, le ténor mexicain sait ciseler un chant cantabile, assez riche en nuances, au français hélas perfectible (les é et les è sont interchangeables entre autres)... un cycle de coaching s'impose s'il veut reprendre les grands rôles romantiques français. Néanmoins, saluons la belle révélation de cet air en forme de prière, extrait de La Mort du Tasse dont le style reste rossinien dans la colorature (Rossini n'a t il pas avant Meyerbeer, inventé l'opéra romantique français, avec Guillaume Tell en 1828 ?).

Pièce maîtresse du récital : le duo avec sa protectrice Bartoli dans Armida de Rossini. Les plus sévères ne manqueront pas de relever ici, le chant dur et aux aigus forcés, d'une tendresse approximative...

question de style, de goût, selon que l'on conçoit Rossini comme tremplin vocal de pure virtuosité ou chant élégant capable de sensibilité émotionnelle... chacun jugera sur pièces. Par contre même l'orchestre sonne échevelé voire même brouillon dans le final.

Autre Garcia, en français (Florestan, 7) : Camarena y déploie une hargne vocale qu'il maîtrise sans forcer. Assurément les airs de Garcia lui vont comme un gant car il y met l'intensité requise, aidé aussi par la langue du livret, l'espagnol qui est sa langue natale (en ce sens l'air « Formaré mi plan con cuidado » / j'élaborerai mon plan avec soin – plage 9-, est la pièce de choix, presque 10 mn de feu théâtral qui souligne le génie lyrique de l'ouvrage clé de Garcia, – déjà abordé dans la plage 2, au début du récital : El poeta calculista) . Ainsi s'il est moins rossinien que « Garcien », Camarena devrait véritablement être à son aise et d'un naturel convaincant dans une prochaine production d'un opéra de Manuel Garcia sur la scène (directeurs d'opéras que faites vous ?) ... Suite de la critique à venir.



CD, annonce. JAVIER CAMARENA : contrabandista (1 cd DECCA, parution annoncée le 5 octobre 2018). Airs de Garcia, Rossini, Zingarelli... Les Musiciens du Prince / Gianluca Capuano. Prochaine grande critique dans [le mag cd dvd livres de classiquenews](http://le-mag-cd-dvd-livres-de-classiquenews.com), le jour de la parution officielle du cd, le 5 octobre 2018.

Approfondir

LIRE notre critique du DVD Le Comte Ory par Cecilia Bartoli et Javier Camarena (Decca)

<http://www.classiquenews.com/dvd-rossoni-le-comte-ory-cecilia-bartoli-2011/>

VOIR : Les Puritains de Bellini, avec Diana Damrau (DVD Bel Air classiques)

Extrait vidéo

<https://www.youtube.com/watch?v=o1jmF55lg0k&vl=en>

—

Illustrations : Javier Camarena en contrabandista

© Amanda Nikolic

CD événement, critique.
WAGNER : Der fliegende
Holländer / Le Vaisseau
Fantôme (Bayreuth, 2013,
Thielemann, 2 cd Opus Arte)

CD événement, critique. WAGNER : Der fliegende Holländer / Le Vaisseau Fantôme (Bayreuth, 2013, Thielemann, 2 cd Opus Arte). Sur la mise en scène

provocante et bien peu poétique, signée Jan Philipp Gloger, créée en 2012, la réalisation musicale de **Christian Thielemann** confirme les affinités du chef berlinois (né en 1959) avec Wagner :

attention intérieure pour chaque atmosphère, nerf et sensibilité, fluidité mais souffle architectural global. En maître dramaturge, Thielemann insuffle des éclairs fantastiques réellement impressionnants, scintillants dans un tissu orchestral chamarré et détaillé, d'une grande cohésion organique. Le geste assure la balance souvent hypnotique entre réalisme (Daland, Eric, les suivantes de Senta...) et le monde du rêve, celui de Senta que croise éperdument l'univers fantastique du Hollandais maudit et son navire fantôme. Le relief expressif de l'orchestre envoûte et captive de bout en bout. Ainsi peu à peu, le monde réel vacille vers le surnaturel, à travers le chant et les visions de plus en plus précises de la jeune femme : l'onirisme halluciné et cette part d'abord terrifiante puis enchantée prennent peu à peu le contrôle de la scène, à mesure que Senta est possédée par son rêve.

La distribution retient tout autant l'attention : le Daland du formidable **Franz Josef Selig** séduit par sa stature, son « chien », il affirme le talent en affaires d'un père inspiré, ailleurs épais et convenu. En Dutchman, la basse coréenne **Samuel Youn** gravit le sommet de la colline verte avec sincérité et gravitas, un éclat sombre et sûr qui impressionne malgré un allemand incertain et imprécis.



D'autant que les seconds rôles sont idéalement incarnés : **Benjamin Bruns** (le Pilote de Daland), **Tomislav Mužek** (qui fait un Eric renouvelé, enivré, éperdu, malheureux fiancé de Senta) ; enfin Senta elle-même, âme embrasée, exacerbée et entière, d'une sincérité bouleversante qui se jette corps et âme dans la rencontre inespérée avec celui qu'elle attendait : le Hollandais errant. **Ricarda Merbeth** donne tout, réussit tout, incarne une Senta bouleversante et irrésistible, entièrement dévolue à sa quête idéaliste et extatique. La fin en ré majeur confirme l'apothéose triomphatrice de Senta sur le monde (petit, étriqué) qui l'entoure (et la contraignait). De ce point de vue, que l'on aime ou pas les partis pris réducteurs de Gloger, la direction musicale de Thielemann est claire : elle affirme l'ivresse éperdue et positive de Senta en fin d'action. La réalisation, c'est à dire l'accomplissement de son rêve. Pertinente, affûtée, intelligente, la direction de Christian Thielemann écarte toute réserve. La lecture est très convaincante. CLIC de CLASSIQUENEWS



CD, critique. WAGNER : Der fliegende Holländer / Le Vaisseau Fantôme (Bayreuth, 2013, Thielemann, 2 cd Opus Arte)

Le Hollandais : Samuel Youn

Daland : Franz-Josef Selig

Senta : Ricarda Merbeth

Erik : Tomislav Muzek

Mary : Christa Mayer

Le Pilote de Daland : Benjamin Bruns

Orchestre et Chœurs du Festival de Bayreuth

Direction des Chœurs : Eberhard Friedrich

Christian Thielemann, direction

Mise en scène : Jan Philipp Gloger

Prise live Bayreuth, juillet 2013 – 2 CD – Opus Arte – durée :
2h13mn – CLIC de CLASSIQUENEWS

CD événement, annonce. CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017)



CD événement, annonce. **CALDARA : Maddalena ai piedi di Cristo (1 cd Alpha, Damien Guillon, 2017)**. Damien Guillon et son Banquet Céleste revisitent avec une acuité palpitante voire mordante la brûlante ferveur de Madeleine, telle que l'a magnifiquement exprimée et mise en musique, le Vénitien Antonio Caldara, né sur la

lagune vers 1670. Caldara à l'égal d'un Cavalli plus tardif et monteverdien, incarne le second âge d'or de l'opéra vénitien au XVIII^e. C'est le maillon manquant entre Monteverdi et ses élèves, et Vivaldi.

Maître exceptionnel de l'opéra comme de l'oratorio, il offre à Barcelone le premier opéra en terre catalane, *Il più bel nome* (1708), commande de son futur patron Charles VI, auprès duquel il s'installera, à Vienne, en 1716. Caldara, dont la catalogue totalise environ trois mille œuvres à son actif, décède dans la capitale Habsbourg en 1736 (dans la même Kärntnerstrasse que Vivaldi...) et comme le *Prete Rosso*, dans

l'oubli et la misère. Johann Mattheson l'admire à le place à l'égal de Haendel et de Vivaldi.

Dans le genre créé à Rome, au moment de la Contre-Réforme, par Carissimi et Landi, Caldara éblouit l'histoire musicale dans sa Maddalena ai piedi di Cristo, oratorio « vulgare », c'est-à-dire récité en italien [...] soit en langue vernaculaire et non en latin.

Les 6 protagonistes se partagent la Terre et le Ciel : Marthe, Madeleine et un Pharisien ; Jésus, l'Amour Terrestre et l'Amour Céleste. En trente-trois airs et ensembles, de forme récitatif-aria, chacun témoigne de sa ferveur et de son trouble confronté au Sacrifice de Jésus sur la Croix. Après un enregistrement légendaire signé René Jacobs (qui a donc ressuscité et dévoilé la puissance incantatoire et sensuelle de ce sommet musical), voici la nouvelle génération baroqueuse prête à relever les défis de ce sommet de la ferveur italienne baroque. **Grande critique cd à venir dans la mag cd dvd livres de classiquenews.com**

VOIR Damien Guillon et Le Banquet Céleste interpréter l'oratorio de Caldara : Maddalena ai piedi di Cristo (été 2017)

https://www.youtube.com/watch?time_continue=233&v=9MnmL7b1qPQ